

Chronique féministe allemande

Autor(en): **Sachs, Hildegard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **1 (1913)**

Heft 9

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

défaut de toute autre considération de bonheur personnel, qui devrait engager la femme à lutter de toutes ses forces contre l'alcoolisme. Ici encore, elle est trop souvent ignorante et doit être instruite. Ici encore, une possession plus complète de sa personnalité pourra seule lui permettre de se défendre mieux contre l'alcoolique, de refuser de l'accepter comme mari, de se refuser à l'homme en état d'ivresse et de protéger ses enfants contre le vice paternel. Il faut en particulier que dans notre pays, la femme soit moins indulgente pour l'homme, qui boit un verre de trop, qu'elle soit impitoyable et se dresse contre lui avec toute l'énergie dont elle est capable, avec toute la force que lui donnent les lois sur l'internement des buveurs. La femme vaudoise, et suisse a déjà eu le mérite de faire disparaître de notre pays le fléau de l'absinthe; elle devrait poursuivre avec acharnement son œuvre dans la vie de chaque jour. Quoi de plus triste que de voir de pauvres petits êtres souffrir dans leur santé physique et morale par la faute de leurs parents!

La grande faiblesse de la femme, qui lui permet de tout accepter, c'est le sentiment. Lorsqu'elle aime, elle devient faible, elle excuse tout, elle subit tout, elle accepte même les pires atteintes à sa dignité. La femme « qui veut être battue » existe aujourd'hui encore; elle existera probablement toujours et la femme qui aime à être rudoyée, parce qu'elle aime et admire la force, se rencontre plus souvent qu'on ne le pense. Pour la femme en général, tout disparaît devant le sentiment et c'est là évidemment une des grandes causes de son infériorité, si infériorité il y a. Pour l'homme on l'a dit dès longtemps, l'amour est dans la vie un à côté, pour la femme c'est tout. Et l'on verra la femme abandonner tout, vocation, honneur, situation, parfois même famille et enfants pour l'homme qui aura su se faire aimer d'elle. Cet amour est sans doute grand, beau, exclusif, mais il est aussi une condition de faiblesse, dont l'homme use et abuse trop fréquemment, consciemment ou inconsciemment. Ce sentiment pourra être la cause des plus grands bonheurs et des plus grands malheurs pour la femme, c'est à la fois une force créatrice et une cause de déchéance. Cet amour, ce sentiment auquel la femme s'abandonne tout entière, est accompagné naturellement de la confiance la plus absolue dans l'homme élu, qui trop souvent la trompe indignement, et cette confiance est telle que la femme ne veut plus entendre les conseils de la prudence la plus élémentaire.

Une fois désabusées, les femmes sont encore les plus faibles devant la justice et les lois, d'abord parce qu'elles ne les connaissent pas et ensuite parce qu'elles sont accablées, anéanties et désespérées. Combien de femmes, belles, brillantes, adulées et admirées, deviennent alors de pauvres êtres misérables, de vraies loques humaines, abandonnant tous leurs droits, suppliant leur mari, souvent aussi coupable qu'elles, de leur pardonner, alors que l'homme, plus fort et mieux protégé reste le brillant joueur, qui trouve le moyen de déclinier toutes les responsabilités et de se tirer d'affaire même lorsqu'il est le premier et le plus coupable.

L'injustice est surtout criante pour les malheureuses filles séduites et abandonnées, qui sont le plus souvent des victimes et qui restent seules à supporter les conséquences du plaisir de leur séducteur. Ces pauvres filles sont le plus souvent des victimes en ce sens qu'elles ne se sont pas rendu compte des dangers qu'elles couraient; ici encore elles donnent toute leur confiance à l'homme, qu'elles aiment, à qui elles cèdent, plus souvent par sentiment que par sensualité et qui les abandonne le plus fréquemment lorsqu'elles sont devenues une charge pour lui. Les droits sacrés du père, au nom desquels dans le mariage, il est

autorisé à tout mener et diriger, à être le chef de la famille, disparaissent bien vite, comme on l'a dit, lorsque l'enfant est illégitime et ajouterai-je, par une cruelle ironie, ces droits sacrés abandonnés par le père, deviennent alors pour la mère des devoirs pénibles et écrasants.

Ce sont d'ailleurs les meilleures d'entre les pauvres filles séduites qui arrivent à devenir mères et à élever leur enfant. Souvent, en effet, le père de l'enfant leur propose les moyens de faire disparaître les suites de la faute et les plus honnêtes résistent au risque d'être lâchées par lui; il y a plus tard aussi pour elles une fois abandonnées, la tentation de l'infanticide, auquel la plupart résistent. Aussi ne puis-je maîtriser mon indignation lorsqu'on vient dire aux femmes à l'esprit large et élevé, au cœur ouvert à toutes les misères, qui veulent procurer aux filles mères et à leurs enfants un home, un foyer, comme la Retraite, à Genève, et le Foyer maternel, à Lausanne, que c'est là favoriser le vice: N'est-ce pas bien plutôt le cas de ceux et de celles, qui au nom d'une morale farouche et étroite, avec la hantise du péché de la chair, refusent tout secours, toute bienveillance à ces malheureuses, qui les jettent ainsi dans le crime, dans la prostitution — car enfin il faut bien qu'elles vivent — les repoussent de partout et ensuite traitent comme des réprouvés les pauvres êtres innocents, qui viennent au monde sans l'avoir demandé, et deviennent ensuite tout naturellement des révoltés.

Mais si je vous ai montré, Mesdames et Messieurs, par quelques exemples, que j'aurais pu multiplier facilement, les injustices criantes, qui sont le lot de beaucoup de femmes, si je vous ai montré ces dernières subissant bravement, courageusement et avec un certain fatalisme leur sort, je ne me dissimule nullement qu'il y a beaucoup de femmes, dont les défauts dépassent de beaucoup les vertus et les qualités, qui empoisonnent le foyer domestique et rendent la vie insupportable à leurs maris. Je ne vous cacherai pas davantage que j'ai rencontré dans ma carrière aussi beaucoup de femmes peu intéressantes et peu estimables et que le sexe fort n'est pas toujours l'oppressé; cela va sans dire. J'ai vu aussi quelquefois des ménages heureux, très heureux même, sur lesquels il faisait bon jeter les yeux, et chez lesquels il n'y avait pas de lutte pour la prépondérance, mais bien l'harmonieux développement de deux êtres, de deux personnalités l'une à côté de l'autre, dans une atmosphère de bonheur partagé, où il n'y avait place que pour des sentiments d'altruisme réciproque.

(A suivre.)

D^r M. MURET.

CHRONIQUE FÉMINISTE ALLEMANDE

Le printemps de cette année a vu éclore une nouvelle manifestation de solidarité féminine dont l'origine remonte à l'Assemblée générale de Gotha (Octobre 1912). Il s'agit de l'« Association des groupes de jeunesse pour l'activité sociale » (sociale Hilfsarbeit). Elle se compose principalement de jeunes membres appartenant à 69 groupes et représentant toutes les régions de l'Empire allemand. 72 déléguées avaient répondu à l'appel.

J'indiquerai en peu de mots les circonstances qui ont donné naissance à cette Association, ce qui permettra d'en apprécier l'importance.

Depuis une dizaine d'années, de nombreux groupements se formaient en Allemagne dans le but d'intéresser la jeunesse aux idées féministes et de la préparer aux travaux de l'assistance sociale. Au début, l'on travaillait séparément dans ces deux

domaines. Les premiers « groupes de femmes et de jeunes filles pour l'activité sociale » avaient été fondés à Berlin il y a déjà vingt ans. Dirigés par M^{lle} Alice Salomon, ils devinrent bientôt des foyers intenses d'idéalisme, de nobles aspirations et d'énergie féminine. L'exemple de Berlin fut suivi dans un grand nombre de localités. Les membres qui s'affiliaient à ces organisations s'engageaient, non pas à fonctionner comme auxiliaires subordonnées ou provisoires, mais à s'efforcer d'obtenir pour les classes peu favorisées de meilleures conditions d'existence. Soins de la première enfance, protection des mères et des adolescents, secours aux malades, etc., tels sont les points sur lesquels ils concentrent leur travail. Il est intéressant de constater que leurs premiers statuts, rédigés à Berlin en 1893, excluaient formellement toute idée d'émancipation féminine. A cette époque, le féminisme semblait en effet si opposé à la bienséance que, sans cette réserve nécessaire, un grand nombre de parents auraient interdit à leurs filles de prendre part au mouvement.

Mais cette considération n'entraînait pas seule en jeu. Bien que la fondatrice, M^{lle} Jeannette Schwerin, fût douée d'une rare perspicacité, elle ne croyait pas à une parenté entre le féminisme et l'activité sociale. Dans la suite, et par le fait de cette activité même, les femmes en vinrent à sonder les misères qu'elles désiraient soulager et les problèmes qui en découlaient. Elles entrèrent en contact avec des lois qui, sous tant de rapports, froissaient leurs meilleurs sentiments, par exemple, la réglementation de la prostitution. Elles comprirent que dans un Etat fondé sur une prédominance exclusivement masculine, justice ne pouvait être faite qu'à une moitié des citoyens, tandis que l'autre serait opprimée. Le concours des deux sexes était donc indispensable au progrès. Telles furent les étapes parcourues par les fondatrices des « groupes d'activité sociale. »

D'autre part, celles d'entre nous qui s'étaient unies pour revendiquer des droits nouveaux pénétraient plus avant dans leurs propres conceptions et reconnaissaient que ces réclamations seules ne les menaient pas assez loin. Leurs efforts s'orientèrent peu à peu dans une direction plus pratique et elles arrivèrent ainsi à prendre leur part du travail de leurs sœurs. Devenues plus aptes à assumer les responsabilités nouvelles auxquelles elles aspiraient, elles avaient plus de droit à réclamer la compétence civile, car elles pouvaient se baser sur un travail utile, librement accompli. Les efforts multiples ont en fin de compte abouti aux réunions dont nous avons parlé et dont toutes les participantes ne représentaient plus qu'une seule et même Association. Pour les rendre plus profitables et plus variées, la présidente, Dr Alice Salomon avait organisé une « semaine sociale ». Pendant huit jours les jeunes déléguées visitèrent les institutions philanthropiques de la capitale qui ont été créées par des jeunes filles ou dont celles-ci sont les principales collaboratrices. Ce voyage de découvertes avait pour but de stimuler l'intérêt des membres externes, de les encourager à étudier et à fonder, s'il y a lieu, de nouvelles branches d'activité sociale dans les pays auxquels ils appartiennent. Dans la soirée, des conférencières distinguées les entretenaient de sujets rentrant dans le même ordre de préoccupations. Citons seulement le discours de M^{lle} Salomon sur « l'attitude de la jeunesse vis-à-vis de la question sociale », celui du Dr Gertrud Bäumer sur « la jeunesse et le mouvement féministe. » Pour empêcher les jeunes membres de se sentir intimidées, ou mises à l'écart par un grand nombre de personnes plus âgées, on avait évité d'annoncer publiquement les séances. Il en résultait une plus grande liberté de discussion.

Un élan, un enthousiasme tout juvénile ont animé ces belles journées de la fin d'avril. En leur consacrant tant de

place et en donnant des détails aussi circonstanciés sur l'origine de ce mouvement, j'espère avoir attiré l'attention de mes lectrices sur ce point. Ont-elles jusqu'ici, et dans la mesure de leurs forces, cherché à utiliser pour la cause qui nous est chère les nobles puissances d'enthousiasme que recèle notre jeune génération ? Qu'elles s'attachent à gagner les forces jeunes restées sans emploi ! N'est-ce pas dans les mains de la jeunesse que reposent les destinées futures de la société ?

Berlin, juin 1913.

Hildegard SACHS.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE

OFFICE DU TRAVAIL. **Enquête sur le Travail à domicile dans l'industrie de la fleur artificielle.** 1 vol. Paris, Imprimerie Nationale, 1913.

Un ouvrage admirable, et que nous voudrions voir dans les mains de tous ceux que préoccupent les problèmes du travail.

Admirable d'abord d'objectivité scientifique. Ceci n'est pas pour nous étonner dans un volume émanant de l'Office du Travail ; mais nous tenons à relever que c'est une femme, M^{lle} C. Milhaud, qui a conduit cette enquête précise et désintéressée, qui a rédigé ce travail scrupuleusement impartial, prouvant ainsi une fois de plus que femme, passion et parti-pris, ne sont pas forcément synonymes ! Et cela dans un domaine où il serait si facile de se laisser aller à la déclamation et à la sensibilité. Mais aussi, quelle force plus incisive que toute littérature possède la sèche énumération de ces faits simplement constatés, et quelle vision de vie nous donnent, bien mieux qu'un roman, ces sobres monographies ! Je cite au hasard :

« Ces ouvrières sont toutes deux infirmes, et elles ne sont plus jeunes. M^{lle} M..., 45 ans, a une jambe atrophiée depuis l'âge de 5 ans ; elle porte un appareil orthopédique, qui ne redresse pas sa démarche, mais grâce auquel elle peut être alerte et faire des ménages pendant la période de chômage. M^{lle} D..., 48 ans, est restée plusieurs années à l'asile Mathilde, aux Incurables. Sa santé est très précaire et sa vue mauvaise. Elles ont eu à leur charge jusqu'à ces derniers mois le fils de M^{lle} M..., un mauvais sujet qui vient de les quitter brusquement, sans crier gare, et qui les laisse toutes deux dans l'angoisse.

« M^{lle} M... et son amie sont spécialisées dans la monture du lilas ; selon le nombre d'« attaches » qui constituent la branche, la grosse de ces branches est payée 2, 3, 6, 9 francs. Les deux ouvrières se divisent la besogne d'après leurs capacités ; leur travail est soigné.

« La bonne saison, selon leurs déclarations, est comprise entre le 15 novembre et le 1^{er} mai. Pendant ce temps — 5 mois 1/2 — 4 semaines par mois en moyenne, elles gagnent ensemble 15 francs par semaine, en travaillant chacune 10 heures par jour, soit en tout 330 francs.

« En morte-saison, le travail est irrégulier et moins bien payé : elles ne se font plus à elles deux que 5 francs par semaine, 2 mois environ — 16 semaines — soit 80 francs au total. Leur gain annuel est donc de 330 fr., plus 80 fr. = 410 francs.

« Ces fleuristes habitent, dans le quartier du Temple, une vieille maison noire, de mauvaise apparence ; leur logement, composé de deux pièces sur cour, est sombre ; le prix en est de 200 francs par an. La chambre à coucher, qui sert d'atelier, a 16 mètres cubes environ.

« On ne mange pas tous les jours des rôtis », disent les deux femmes. Sans le secours de personnes charitables, elles n'auraient même pas un morceau de pain d'un bout de l'année à l'autre. »

Un ouvrage admirable encore de méthode, et qui pourrait servir de modèle à toutes les enquêteuses, souvent fort embarrassées de savoir par quel bout commencer leur besogne ! D'abord le plan de l'enquête, le mode de procéder, le texte du questionnaire remarquablement net et détaillé ; puis les opinions des fabricants, des entrepreneuses, les questionnaires et les monographies d'ouvrières, à Paris et en province, les chiffres totalisés du personnel travaillant dans cette industrie, d'autres chiffres sur le commerce extérieur (exportation et importation) des fleurs artificielles, des notions très précises pour leur fabrication... On ferme le volume, documenté à fond, et les résumés et les analyses que l'on trouve dans chaque subdivision, aident encore à la clarté de l'exposition, et à la recherche des renseignements.

L'industrie de la fleur artificielle est une industrie essentiellement féminine, et pratiquée beaucoup plus à domicile qu'en atelier. Il est à noter qu'il est très difficile d'établir une distinction entre l'ouvrière et l'entrepreneuse, cette dernière pouvant être, en bonne saison, une ouvrière qui prend une ou deux aides pour faire face à un travail pressé. Aussi, étant donnée cette instabilité, ne paraît-il